



SARAH-MAUDE BEAUCHESNE

AU LAC
D'AMOUR

ROMAN

SARAH-MAUDE BEAUCHESNE

AU LAC
D'AMOUR

LA BAGNOLE

1

LE DOMAINE D'AMOUR



L'air climatisé de sa Corolla fatiguée est fonctionnel, mais Joséphine préfère ouvrir les fenêtres même si la chaleur est trop intense pour qu'une simple brise lui donne le moindre répit. Ses cuisses, serrées dans un short en jeans Levi's qu'elle a coupé elle-même avec des ciseaux de cuisine, sont trempées, surtout vers l'intérieur. Une goutte de sueur vient lui caresser l'entre-jambes, elle la laisse glisser jusqu'à ce qu'elle atteigne le cuir souple de son siège, qu'un frisson parcourt son corps et fasse baisser sa température. Puis rapidement, la chaleur revient en force, Joséphine transpire, sa peau s'imbibe, puis déborde, et les gouttes salées se remettent à perler, à glisser. Cette pluie infinie de petites sensations la garde éveillée. Elle est bien, tempérée, prête pour l'été de ses vingt ans qui s'annonce chaud, pas seulement en raison de la météo.

En roulant sur l'autoroute achalandée, Joséphine écoute la Première Chaîne pas trop fort, ça lui donne l'impression d'entretenir une conversation polie avec quelqu'un de plus intelligent qu'elle. Une dame essaie de la convaincre que la fonte des glaciers ne devrait empêcher personne d'avoir des enfants, qu'il faut être optimiste, que n'importe qui pourrait mettre au monde celui ou celle qui aura la recette pour sauver la planète entière d'une apocalypse méritée. Joséphine ne sait pas trop quoi en penser. Dans son quotidien en ville, elle est beaucoup plus souvent préoccupée par la fin du monde que par le nombre de bébés qu'elle voudrait fabriquer. L'air de la campagne va probablement apaiser ses angoisses. Elle le souhaite fort. C'est pesant, avoir peur de mourir à tout bout de champ. Peut-être que son été au bord du lac D'Amour fera fleurir en elle des espoirs de famille unie, de bébés en santé et de bonheur comme-dans-les-publicités-de-céréales. Tout est possible. Même si au fond, elle sait qu'elle serait déçue de suivre le même chemin que tout le monde. Les conventions réchauffées, c'est ennuyant pour une jeune femme qui carbure à la liberté.



Ma valise est légère, j'ai même pas eu besoin de m'asseoir dessus pour la fermer. Avant de partir, j'ai lu un article qui disait que l'été s'annonce collant, brûlant. Je laisse donc derrière moi tout ce qui pourrait alourdir mon séjour ; mes cotons ouatés avec les manches tachées de vieilles larmes, mes jeans tellement serrés qu'ils me font mal au ventre, mon pyjama (je vais probablement dormir tout nue tout le temps), mais aussi mes amis qui répondent jamais au téléphone, l'alcool fort après minuit dans les bars, le trafic à toute heure, le small talk de coin de rue, mes parents qui s'inquiètent pour mon avenir de fille qui sait pas si elle veut devenir médecin sans frontières ou coiffeuse ou influenceuse militante ou nounou en Toscane. Les options sont infinies, c'est stressant, déstabilisant. C'est pas ce qui est derrière qui compte de toute façon, c'est ce qu'il y a devant. Pour l'instant. Si j'étais gossante je dirais YOLO, mais j'essaie d'être une jeune femme dans le vent à jour dans les expressions cool, alors je m'abstiens.



Le fameux lac D'Amour s'étend sur un peu plus d'un demi-kilomètre et longe une voie ferrée qui fend la forêt d'épinettes en deux, loin vers l'horizon. Pour s'y rendre, on doit conduire trois heures vers l'est à partir de la grande ville, les fenêtres grandes ouvertes et la main contre le vent pour faire comme dans les films qui parlent de jeunesse en été. Rendu à la cantine au toit orange, il faut s'arrêter pour manger un hot-dog all-dressed même si on est végétarien (c'est l'exception secrète), puis repartir doucement et tourner à gauche sur un chemin de terre.

Pour atteindre le domaine privé, il faut compter douze chênes, une cabane dans un arbre, deux maisons peut-être hantées, et traverser une rivière au courant paresseux en passant sur un pont de pierres. Les portes de fer forgé recouvertes de vignes tenaces annoncent le début de quelque chose de beau ; des vents qui excitent l'eau du lac par mauvais temps, le soleil qui chauffe les planches d'un quai interminable, l'odeur de viande choisie avec soin qu'on grille sur du charbon de bois ou même les nuits chaudes à attraper des lucioles entre nos paumes humides. Une longue allée sinueuse décorée de fleurs sauvages mène

au manoir de la famille D'Amour. Il y a aussi des pivoinés, beaucoup de pivoinés. Le gazon est vert et l'eau perle sur chaque brindille, c'est de la rosée fraîche à longueur de journée, tout l'été.

La maison est majestueuse, imposante, elle semble infiniment vaste, solide, intimidante surtout. Son revêtement en bardeau de cèdre, comme du bois élégant qu'on aurait délicatement brûlé du bout d'une chandelle parfumée, lui donne des allures de repaire chaleureux. À la droite du manoir, une vieille grange tenace ajoute un côté champêtre au paysage avec ses bottes de foin, sa peinture écaillée et sa girouette rouillée. C'est le refuge idéal quand l'envie de s'embrasser en cachette est devenue insupportable.

Derrière le manoir, c'est le lac qui prend toute la place, il s'étend avec grâce. Sa plage de sable scintillant picote la peau de ceux qui s'y aventurent pieds nus à la recherche d'un peu de fraîcheur, et l'eau s'agite seulement quand le bateau des D'Amour se met à réveiller le domaine tout entier avec son moteur qui sonne puissant et luxueux. Les ouaouarons se tiennent en groupe parmi les hautes herbes dorées ou sous le quai, à

l'abri du soleil qui tape fort. Au lac D'Amour, le temps n'existe plus vraiment. Tout ce qui compte, c'est le parfait mélange des journées ensoleillées qui se succèdent et des rares jours de pluie qui obligent tout le monde à faire une pause. Quand le ciel est gris, il faut alors s'enrouler dans des draps parfumés à la lavande, regarder un ou cinq épisodes d'une série qui fait pleurer ou admirer la forêt qui se fait mouiller bien comme il faut par les immenses fenêtres embuées du manoir. Souvent, ces journées lentes font place à beaucoup de tendresse.

La grande beauté de l'endroit, ses couleurs vives et ses odeurs sauvages sont difficiles à oublier. C'est aujourd'hui le deuxième jour de ses vingt ans, et Joséphine redécouvre ce chemin-là pour la première fois depuis six longues années. Tout est là, pareil comme avant, aussi luxuriant qu'avant. L'odeur des vivaces mariée à celle du bois humide du quai ne fait que déterrer en elle des souvenirs de grande liberté. C'était le bon temps, les plus belles saisons de sa vie d'enfant. Joséphine ne comprend toujours pas ce qui s'est réellement passé, elle s'explique mal cette coupure franche. Tout ce qu'elle sait, c'est qu'au

premier jour de l'été, il y a six ans, ses parents n'ont pas préparé la voiture ni les bagages, ils n'ont pas sorti les maillots et la crème solaire en vue de leur visite annuelle chez les D'Amour. Depuis, ces vacances ne sont qu'un simple mirage d'enfance, une époque trop belle pour être vraie. Elle a donc laissé les étés passer en s'accrochant à ce qu'elle avait vécu au bord du lac, chérissant ces images du mieux qu'elle le pouvait malgré le temps qui file et la mémoire qui s'effrite. Mais en cette journée du tout début de juin, elle est prête à y remettre les pieds pour entamer une nouvelle étape tout en chaleur dans sa vie de femme.

Après avoir parcouru le sentier le pied sur le frein pour bien s'imprégner des lieux, Joséphine gare sa voiture derrière une rangée de trois Jeep de l'année ; un rouge, un noir, un blanc. Ils sont fraîchement lavés, les pare-chocs reluisent, les pneus dégouttent encore. Leurs propriétaires respectifs avaient évidemment envie que leur bolide soit impeccable pour son arrivée. Mais Joséphine s'en fout, elle n'est pas tellement une femme de chars. En coupant le moteur, elle prend un moment pour tenter de deviner à qui pourrait bien appartenir le Jeep

rouge, le plus flamboyant des trois. Elle cherche pendant trois bonnes minutes en admirant la peinture qui scintille sous le soleil brûlant. Elle n'y arrive pas. Les frères D'Amour ont sûrement tellement changé depuis le temps ; ils pourraient être devenus n'importe qui. Mais Joséphine souhaite fort que quelques-uns des détails qui la charmaient jadis soient encore bien ancrés en chacun d'eux. Par exemple, elle espère retrouver Colin, du haut de ses dix-huit ans, aussi pétillant, aussi naïf qu'avant, trop peu conscient de son charme et de tous ses talents. Elle se rappelle que, même tout jeune, il nageait plus vite que ses grands frères. Qu'il prenait soin de tout ce qui respire autour de lui, d'un nid de fourmis près de la rive jusqu'aux invités de marque qui venaient jaser d'argent et de commanditaires en picolant au bout du quai. Il était poli, rieur, un aimant pour tout le monde. Joséphine, en se remémorant le visage lumineux, presque angélique de Colin, sourit fort.

Puis elle se met à penser à Luca, le plus vieux, le plus sérieux, le moins facile à comprendre. Elle ne se rappelle même pas avoir eu de vrai plaisir

avec lui durant toute son enfance. Il parlait peu, écoutait beaucoup, et restait souvent seul, en retrait, à surveiller ses petits frères du coin de l'œil, aux aguets d'un mauvais coup inévitable. Il tentait peut-être déjà de remplir le vide laissé par leur père, ce mirage d'homme brillant, impressionnant, occupé.

Puis il y a Matisse, d'un an l'aîné de Joséphine, qui n'a jamais vraiment cessé de hanter ses pensées, même après toutes ces années. Les souvenirs qui le concernent sont plus clairs que tous les autres ; elle se souvient de ses avant-bras tachetés par endroits, comme si le soleil de vacances avait choisi de peindre des éclaboussures sur sa peau. Elle se souvient de son rire puissant, franc. De ses shorts rouges qui le suivaient été après été, toujours plus courts, et toujours plus flatteurs pour ses cuisses musclées d'avoir skié sur l'eau depuis l'aube. Elle se souvient de leur complicité à tous les deux, toute naturelle, toute simple. Évidente, même. Dès qu'elle mettait les pieds sur le domaine au premier jour de l'été, elle savait que Matisse l'attendrait sur la véranda avec en tête, déjà, une mission à accomplir, une cachette à lui faire découvrir ou tout simplement une

rainette agitée dans un bocal en guise de cadeau de bienvenue. Elle ne l'a pas vu depuis six ans, ils s'écrivent parfois, mais leurs échanges sont trop souvent teintés d'une nostalgie qui pince. Elle n'a même jamais répondu à ce dernier courriel qui se bouclait par une suite interminable de baisers. Joséphine les a comptés : 438 petits « x » pour lui dire qu'il avait hâte de la revoir.

Mais là, le cœur battant, les paumes humides, Joséphine contient mal son excitation. Elle espère que Matisse sera exactement comme dans ses souvenirs, toujours aussi vrai, présent, généreux, prêt à tout pour lui faire vivre une suite de journées chaudes qui se terminent avec une baignade au coucher du soleil et une pointe de tarte aux fruits frais à partager avant d'aller au lit. Elle est gourmande de ces matins à déjeuner les pieds dans l'eau, des après-midis à se cacher du soleil et à somnoler dans le foin piquant, des soirées à compter les étoiles et à se jurer qu'un jour l'une d'entre elles leur appartiendra. Ses attentes sont grandes. Démesurées, même. Mais elle peine à contenir sa hâte de le retrouver et anticipe une tendre suite à ce qu'ils avaient si bien commencé, enfants.

Trop fébrile pour rester immobile une minute de plus, Joséphine sort de sa voiture. Elle claque la portière pour s'annoncer même si les bruits se perdent rapidement dans la vastitude du domaine. Elle prend son grand sac de cuir dans le coffre et saute d'une dalle à l'autre jusqu'au porche en comptant les différentes variétés de fleurs sauvages sur son chemin. Une vieille tradition qu'elle peut enfin reprendre.

Elle appuie sur la sonnette et l'entend retentir dans tout le manoir, des chiens se mettent à japper fort, à s'exciter derrière la porte. Elle aperçoit trois museaux de la grosseur d'une orange qui s'écrasent dans la fenêtre sur le côté en y laissant des traces humides. Trois danois, des bêtes à la fois robustes et élancées, les yeux doux et les oreilles volantes, annoncent l'arrivée de Joséphine en grande pompe. Elle poireaute un bon moment, sachant que peu importe où Suzanne se trouve dans la maison, elle mettra du temps à atteindre l'entrée tellement tout est loin là-dedans. Puis la porte s'ouvre enfin et elle apparaît, arborant le sourire d'une mère qui retrouve son enfant parti en voyage trop longtemps. Suzanne, sans attendre, serre Joséphine dans ses bras musclés

par le sport dans la nature et un régime alimentaire sain-calculé (si ça existe).

Elles restent comme ça une longue minute. Elles avaient besoin toutes les deux de cette étreinte-là. Suzanne se dégage pour observer le visage de Joséphine, elle le scrute entre ses deux grandes mains le temps de constater tous les changements ; les premières rides au coin de ses yeux pas mal plus brillants que la dernière fois, trois grains de beauté de plus sur sa joue gauche, une minuscule cicatrice dans son sourcil droit.

— T'as pas changé, Jo.

Joséphine ne sait pas si elle le prend comme un compliment, elle aurait peut-être préféré être tellement différente, à des lieues de ce qu'elle était à quatorze ans. Mais l'expression dans le visage de Suzanne la rassure. C'est une bonne chose.

Joséphine ne la lâche pas du regard :

— J'suis contente d'être ici.

— On s'est ennuyés...

— Moi aussi. Vraiment.



Au lac D'Amour, l'été
s'annonce chaud.

Des années se sont écoulées
depuis les vacances estivales
où Joséphine, Colin, Matisse
et Luca remplissaient leurs
journées de baignade et
de chasse aux grenouilles.
Lorsque Joséphine retrouve
ses amis d'enfance devenus
des hommes, c'est comme
s'ils ne s'étaient jamais
quittés. Mais en même
temps, tout a changé.

Sur le luxuriant domaine
D'Amour, les rires résonnent,
les pivoines sont éclatantes
et les cœurs battent fort.
Oui, l'été s'annonce chaud.



SARAH-MAUDE BEAUCHESNE
est autrice, scénariste et
comédienne. Elle habite à Montréal,
mais rêve de migrer en nature pour
vendre des fleurs sauvages
et des pickles maison dans
quelques années. Elle signe ici son
septième roman et elle en est bien
fière (c'est important de le dire).



LA BAGNOLE  **Jeune
ADULTE**

ISBN 978-2-89714-609-2




Groupe
Livre
QUÉBECOR

